

LA RÉSISTANCE ET L'AUTONOMIE : LEURS RÉALISATIONS DANS LE TEXTE CARCÉRAL DE SAÏDA MENEKHI

Piyush SHRIVASTAVA

Department of French and Francophone studies
The English and Foreign Languages University,
Hyderabad (500007), Telangana, India
piyushfr@gmail.com

Résumé : Saïda Menebhi occupe une place indiscutablement unique dans le cadre de la littérature carcérale d'origine marocaine. Son œuvre carcérale *Poèmes-lettres-écrits de Prison* (1978) se caractérise par la rébellion et l'insoumission face aux multiples épreuves pénitentiaires pendant *les années de plomb* de Maroc. Saïda, dans son rôle de prisonnière politique, transforme l'espace carcéral violent dans une arène discursive pour faire son articulation dans un langage alternatif par opposition à celui du récit officiel de l'État. Par conséquent, elle n'est pas la reproductrice du « corps docile » (Foucault) de prison. Partant de l'hypothèse que la résistance de Saïda est une réponse agentique au contrôle de pouvoir étatique dans la prison où elle s'évertue à exprimer son autonomie puis, l'institution de l'autonomie existe dans l'exercice de langage, cet article naviguera dans les subtilités de la projection de *résistance* et la construction de *l'autonomie* qui se dégagent à travers la transaction testimoniale de Saïda Menebhi.

Mots clés : La prison, La littérature carcérale, La résistance

Abstract: Saida Menebhi occupies an indisputable unique place in the prison literature of Moroccan origin. Her work is characterized by rebellion and insubordination in the face of multiple prison's ordeals during the *Years of Lead* of Morocco. Saida, in her role of political prisoner, transforms the violent space of prison into a discursive arena to make her articulation in an alternative language as opposed to that of the official narrative of the State. Consequently, she is not the reproducer of the "docile body" (Foucault) of prison. Starting from the hypothesis that resistance of Saida is an agentic response to State's control in the prison where she strives to express her autonomy and the institution of autonomy lies in her exercise of language, this article will navigate through the subtleties of the projection of *resistance* and the construction of *autonomy* emerging through the testimonial transactions of Saida Menebhi.

Keywords: Prison, Prison literature, Resistance

Introduction

Le courage émerveillant de Saïda Menebhi (1952-1977), face aux multiples épreuves pénitentiaires pendant *les années de plomb* mal famé, occupe une place

indiscutablement unique dans le cadre de la littérature carcérale d'origine marocaine. « Prisonnière pour [ses] pensées » (Menebhi, 1978, p. 57), cette *prisonnière d'opinion*, du fait de ses convictions politiques marxistes-léninistes, avait été arrêtée pour 'crimes contre l'État' sous prétexte de mettre en péril la sécurité nationale de Maroc pendant le régime d'Hassan II ; victime de l'accusation (sans fondement), de mauvais traitements, de disparition forcée, qui étaient devenues si communes à cette époque-là pour bâillonner les militants/militantes politiques luttant pour les droits fondamentaux. Le(la) prisonnier(prisonnière) d'opinion est celui(elle) qui est emprisonné(e) parce que le gouvernement est en désaccord avec son opinion que ce soit évidemment révolutionnaire ou non. La définition de *prisonnier d'opinion* est créée en 1961 par Peter Benenson, avocat britannique et fondateur d'Amnesty International dans *The Forgotten Prisoners*. Un prisonnier d'opinion, selon Amnesty International, est :

Une personne qui n'a eu recours ni à la violence ni prôné son usage mais qui s'est faite emprisonner en raison de ses caractéristiques (orientation sexuelle, origine ethnique, national ou sociale, langue, couleur de peau, sexe ou situation économique) ou de ses convictions (religieuses, politiques ou autres).

Amnesty (2018)¹

Ce terme prisonnier d'opinion désigne la trajectoire politique de celui qui est déterminé(e) à transformer le système qu'il(elle) trouve corrompu, répressif et immoral par le biais de ses convictions politiques et l'action politique. Dans la prison, Saïda a subi une torture énormément physique et un harcèlement psychologique par des appareils répressifs et des administrations dites de « justice ». De surcroît, se superpose à la répression politique est la répression spécifique aux femmes prisonnières, à savoir la torture, les interrogations, les plaies, les chagrins.

Or, cette négativité de la prison a stimulé, chez Saïda, une expressivité prisonnière, culminant dans la création de *Poèmes-lettres-écrits de Prison*. Cette militante du mouvement marxiste-léniniste *Ila Al Amame* et une adhérente de *l'Union marocaine du travail*, par la synergie de ses convictions politiques et ses actions politiques, a refusé l'oppression, le conformisme, l'injustice, le dogme, et a lutté jusqu'à son dernier souffle en faveur de la défense des droits fondamentaux. Ainsi, l'œuvre carcérale *Poèmes-lettres-écrits de Prison* de cette prisonnière politique engagée, écrite pendant l'incarcération et parue à titre posthume en France, contient un vrai arôme de résistance et d'insoumission face aux multiples supplices inhumains perpétrés délibérément par le régime autoritaire. Sa condamnation-incarcération conduit à la narration ; alors, cette dernière devient un outil indispensable pour l'articulation des expériences de la violence politique (perpétrée

¹ <https://www.amnesty.fr/focus/prisonnier-opinion>

par le régime autoritaire), de la résistance et de la survie du point de vue de la victime. Ses poèmes nous rappellent de façon inquiétante et cruelle les violations de droits humains fondamentaux et le terrorisme parrainé par l'État. Pour Saïda, l'espace violent de prison devient un site où la performance redoutable de droits humains est mise en œuvre par le biais de l'action et l'écriture. De plus, elle n'est pas la reproductrice du « corps docile »² (Foucault, 1975, p. 137) de prison. En fait, Michel Foucault dans ses œuvres multiples au sujet de *Pouvoir/Savoir* a constaté que la production du savoir par les marginalisés eux-mêmes (comme les femmes, les prisonniers, les homosexuels etc.) peut altérer le statu quo. Saïda, dans son rôle de prisonnière politique, essaie de déjouer le contrôle total de prison en la transformant dans une arène discursive où diffusent les contre-discours pour (re)formuler les interprétations oppositionnelles de son identité, ses intérêts par opposition à l'étiquette forcément imposée par l'État. En fait, on voit la production du savoir par cette prisonnière politique exerçant un immense potentiel d'altérer le statu quo. Impliquée dans un combat incessant contre les idéologies dominantes et la pesanteur culturelle au Maroc après l'indépendance, son œuvre carcérale s'inscrit dans '*Resistance Literature*' en reprenant le terme de Barbara Harlow. Il va de soi que la prison autorise rarement les prisonniers à lire, voire à écrire. Dans son œuvre *Memories from the Women's Prison* (1978) Nawal El Saadawi, une écrivaine égyptienne bien connue et une surveillante pénitentiaire, dit « Un mot écrit dans la cellule politique est plus grave que d'avoir un pistolet. Écrire est plus dangereux que de tuer. »³ (1978, p. 73). De plus, Saadawi, dans son œuvre autobiographique *Walking through Fire* (2002), présente ce que l'officier responsable dit, dans un ton menaçant, au gardien de prison: « Si je trouve un stylo et du papier dans sa cellule, cela sera plus grave que si j'y trouve une arme. » (p. 234). Alors, Pourquoi cette démangeaison d'écrire de la part d'une prisonnière à partir de la prison? Comment la résistance est effectuée à travers les éléments littéraires? Comment la production littéraire par la prisonnière sert à récupérer l'autonomie au milieu de l'interdiction totale de prison? Ces espèces de questions s'entrecroisent comme un écheveau qui prend la main sur la direction de notre recherche. Partant de l'hypothèse que la résistance de Saïda est une réponse agentique au contrôle du pouvoir étatique dans la prison où elle s'évertue à exprimer son autonomie puis, l'institution de son autonomie existe dans l'exercice de langage, cet article naviguera dans les subtilités de la projection de *la résistance* et la construction de *l'autonomie* qui se dégagent à travers la transaction testimoniale de la femme politique et l'auteure engagée Saïda Menebhi. Pour ça, cet article se divise en trois parties. En commençant avec La résistance : du local au

² *Surveiller et punir ; naissance de la prison.*

³ La version traduite à partir de l'anglais.

global, cet article se termine par *Du corps docile vers l'autonomie*, tout en passant par *La prison* ; un espace discursif pour une vaste pensée poétique.

1. La résistance : du local au global

1.1 *La narration des expériences carcérales : personnelles et poly-personnelles*

Saïda Menebhi, en tant que la prisonnière, est la conteuse qui, au moyen d'une poésie fragmentaire écrite en vers libre, nous raconte ses propres expériences avilissantes à l'intérieur de la prison de Derb Moulay Chérif Casablanca, sa propre vision politique imprégnée à l'idéal communiste, son expression du désir furieux de résistance et de combat à bras-le-corps en faveur de « la lutte pour la liberté, la paix et le pain pour la majorité » (Menebhi, 1978, p. 31) et « pour le pouvoir du paysan et de l'ouvrier » (Menebhi, 1978, p. 58) en passant par ses années pré-carcérales. À cet égard, Susan Slymovics (2005, p. 149) a pertinemment constaté que « Le témoignage de la femme prisonnière politique et la femme martyre sont historiquement conjoints dans la vie et la mort de Saïda Menebhi ». Ainsi les lecteurs ne s'attardent pas à constater que ce livre *Poèmes-lettres-écrits de Prison* n'est pas seulement une archive de souffrance et de résistance mais aussi celle du témoin, pourvu qu'on le considère dans le contexte de son émergence et le destin infernal que subi Saïda Menebhi. L'Avant-propos de son livre *Poèmes-lettres-écrits de Prison* nous informe nettement qu'il s'agit d'un :

Triple témoignage de Saïda, dans sa sensibilité de sœur, de fille, d'amie ; dans sa conscience de femme, à travers la réalité et celle des détenues de droit commun qu'elle a côtoyées quotidiennement à la prison ; dans son engagement politique radical comme marxiste-léniniste.

Menebhi (1978, p.8)

Par conséquent, ce témoignage devient alors, pour une prisonnière politique, un acte complexe qui porte des significations multiples. Walter Benjamin, dans son œuvre *Illuminations; essays and reflections* (1968) souligne que l'acte de conter par le conteur/la conteuse s'appuie sur d'expérience personnelle ou celle, rapportée par d'autres. Et lui/elle, à son tour, en fait l'expérience de ceux/celles qui écoutent son conte (p. 85). Saïda Menebhi ressemble à la figure puissante de *Schéhérazade*, appartenant aux yeux d'Eric Hobsbawm, à une histoire remémorée, à la différence de l'histoire officielle »⁴ (Hobsbawm, 1969, p. 153 trad.) ; une figure qui représente une des façons de comprendre le témoignage issu de prison. Le type de *Schéhérazade* est souvent reconfiguré par les prisonnières politiques marocaines pour représenter une rescapée qui, périodiquement et publiquement d'une façon exhaustive au moyen de l'écriture et l'oralité, raconte s'être fait persécuter par le pouvoir

⁴ *Bandits* d'Eric Hobsbawm

autoritaire. Schéhérazade est la féminine mythique qui raconte également la vérité sans fard au pouvoir arbitraire de l'État. Pour les prisonnières politiques du Maroc, elle est la figure emblématique. Afin de montrer des expériences pénibles de femmes marocaines 'sans voix' et 'sans pouvoir', l'auteure Saïda Menebhi construit la narratrice à la première personne (dans son compte de détention secrète et torture) pour représenter ses propres expériences carcérales, voire, les expériences collectives des détenues et toutes les femmes marocaines pendant le régime d'Hassan II. L'écriture, généralement, à la première personne dispose de possibilité unique à l'expression de soi-même. Mais le cas de Saïda, avec l'emploi à la première personne, a l'air de parler pour tous les gens subordonnés y compris elle-même. Il s'agit également de *soi collectif testimonial* quand elle parle au nom de la collectivité, dans la continuité de son rôle de femme, militante politique et prisonnière. Ainsi, l'écriture pour Saïda, à partir de prison offre une « zone de liberté » (Sontag, 2007, p.184) en termes de Susan Sontag dont le centre est, pourtant, *le moi*, tandis que son horizon ne cesse jamais de s'étendre vers l'extérieur. Elle, depuis ses années universitaires jusqu'à son décès en 1977, a consacré sa vie entière en faveur de la lutte politique pour la dignité et le pouvoir de tous les peuples tels que les ouvrier(ère)s, les paysans, les prostituées, les femmes, les détenu(e)s, les prisonnier(ère)s politiques pour que « Vive l'homme » (Menebhi, 1978, p. 23). Ses écrits éclectiques tiennent une communication avec elle-même, sa famille, son petit ami, ses camarades, les femmes, les prisonniers (les prisonnières), les prostituées, les gens subordonnés de la société, voire les tortionnaires ; en bref avec tous, notamment dans le langage de la féminité pour protester contre l'étouffement de la voix féminine et aussi pour protester contre la condition épouvantable du monde féminin. En présentant une réalité cauchemardesque qui s'empare de la prison, son public devient les détenus, les femmes, les prostituées, les militantes ainsi que les citoyens du monde entier. Ces gens-ci sont toujours discriminés, méprisés ou regardés d'un air suspicieux par le régime autoritaire et l'histoire officielle du gouvernement d'un pays. Victor Serge, dans *Carnets* (1952), a dressé le même constat dans son récit carcéral que celui qui parle ou écrit à partir de prison est en fait, celui qui parle au nom de tous ceux 'sans voix'. L'histoire d'un(e) détenu(e), dans la plupart de cas, s'avère révélatrice de ce que les autres prisonniers/prisonnières supportent à l'intérieur de la structure disciplinaire de prison. De plus, ce type d'écriture employé par la prisonnière politique Saïda Menebhi, devient une quête et également une révélatrice de '*poly-personnalité*' en reprenant le terme de Victor Serge : « Écrire devient alors une recherche de poly-personnalité, une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui » (Serge, 1931, p. 225). Ainsi l'aura d'authenticité issue de ses écritures éclectiques (qui constitue les poèmes, essais incomplets, les lettres) ne se dégage seulement pas à travers de série chronologique d'informations vérifiées des rapports

personnalisés des expériences spécifiques, mais aussi la manière, sa narration projette le témoin en tant que représentatif non seulement de ses expériences personnelles mais aussi au nom de la communauté large 'sans voix' dont le silence totalement forcé exige principalement la justice éthique.

1.2 L'universalisation des luttes contre la dictature partout

Saïda Menebhi, dans ses mémoires carcérales, après avoir constituées ses propres expériences carcérales, les a élargies aux expériences collectives marginalisées. Par instance, le 6 April 1977, elle rédige

Ne pleure pas camarade
Oublie ta douleur
Ta résistance
Est celle
D'une palestinienne
Qui lutte pour Jérusalem...
Menebhi (1978, p. 45)

C'est le reflet de la souffrance universelle et du traumatisme global perpétrés par l'immense répression politique à l'échelle mondiale. Par conséquent, ce qui dégage nettement, c'est « l'universalité de son enfermement. » (Menebhi, 1978, p. 7). En fait, elle croit en universalisation des problèmes d'intérêt global dont la résolution ne viendra qu'avec la révolution à l'heure où tous les gens s'engagent avec intensité dans ce processus. Son texte carcéral, écrit avec l'esprit poétique, nous laisse l'impression de cette envie furieuse de mondialisation de luttes pour porter un coup fatal à la dictature partout.

Je rêve d'envoyer un message aux Révolutionnaires de Palestine
Pour les assurer du soutien
De la victoire
Je rêve d'avoir des ailes
Tout comme les pigeons
Et comme les hirondelles
Parcourir les ciels
Jusqu'en Érythrée
Jusqu'au Dhofar...
Menebhi (1978, p. 64)

Une certaine communauté de destin unit les peuples de ces régions où règne encore un chaos. Intentionnellement, elle rallie sa voix individuelle à la lutte globale de tous les combattants de droits humains fondamentaux résidant à travers le monde entier au Viêtnam, au Yémen, à l'Erythrée, au Cambodge, à Dhofar, à Palestine, au Chili pour mener efficacement à terme le projet communiste de la société égalitaire sans

aucune division de classe. Cette mission se concrétise avec « les bras chargés de fusils et la tête de poèmes » (Menebhi, 1978, p 64). C'est-à-dire avec poïésis et phronesis. Par ailleurs, cette sensibilité d'apporter la métamorphose radicale est guidée surtout par son propre choix de conscience. C'est un choix qui ressemble à *phronesis* ; un concept philosophique tiré à partir de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote qui veut dire la sagesse pratique concernant la réalisation pratique de l'intention et de l'action par opposition à la sagesse contemplative. La phronesis est une « vertu pratique », c-à-d qui a le rapport à la praxis (désigne la pratique ou l'action, c'est-à-dire les activités qui ne sont pas seulement contemplative ou théorique mais qui transforment le sujet), à l'action, par opposition à la *poiésis* (fabrication). À part l'expression intérieure de sa propre opinion sous formes éclectiques, les écritures de cette insurgée font un appel constant d'action. Voilà, donc, la philosophie carcérale de Saïda Menebhi. Notons que l'expérience de *philosophie d'incarcération* est localisée spécifiquement dans l'expérience propre de prisonnier/prisonnière dans la prison et qui se réinvente pour chaque détenu-auteur selon son propre point de vue, son éducation. Il s'agit de spécificité historique, culturelle, idéologique et personnelle, en prenant en compte l'espace et le temps. Il n'y a ni son développement historique ni elle est établie au préalable. La *philosophie d'incarcération* de Saïda Menebhi comprend l'expérience de l'action politique- pour éliminer la guerre, la pauvreté, la marginalisation- secondée par l'idéologie marxiste-léniniste, la persistance, contre vents et marées, pour l'humanisme fondé sur justice sociale, l'organisation rationnelle, la liberté et le respect de l'individu. Bien que cet œuvre soit rédigée par Saïda pendant la période extrême d'incarcération, l'objectif du texte ne vise seulement pas à offrir la représentation d'une précision impeccable de sa vie douloureuse et écœurante mais plutôt de stimuler le programme, le plan d'action et soutenir la lutte avec intensité contre les fléaux sociaux et politiques comme le capitalisme, la prostitution, l'exploitation, la répression, l'inégalité, la pauvreté, la famine, la discrimination pour atteindre une égalité socio-politique. Ce sont les points nodaux qui forment sa Philosophie d'incarcération au moyen de poïésis et phronesis.

2. La prison, un espace discursif pour une vaste pensée poétique

Comme Saïda Menebhi mentionne à travers la stylisation poétique de violence, tout cela au cœur de la prison se sont faits pour désœuvrer les prisonniers/prisonnières, pour rouiller leurs pensées et pour geler leurs esprits (p. 17) tant et si bien que le retour à la vie normale soit rendu absolument impossible pour les prisonniers/les prisonnières. Saïda nous raconte que ce sont surtout les militants/militantes politiques, tentant de lutter contre les fléaux politiques et sociaux tels que la corruption, la prostitution, le capitalisme qui attirent malheureusement les foudres de la cruauté de prison dirigée par l'État. N'oublions

pas que Saïda y est même condamnée pour ses convictions communistes inspirées par Karl Marx et Lénine. La condition existentielle de prisonnier politique est bien rendue compte par ce que Giorgio Agamben (2002, p.5) appelle « l'état d'exception » qui est en train de devenir sous nos yeux un paradigme normal de fonctionnement de gouvernement. Décrété par le souverain, l'état d'exception se distingue par la suspension des droits communs, des garanties juridiques pendant les circonstances exceptionnelles tels que l'état d'urgence, l'état de guerre, la loi martiale etc. Celui-ci désigne le moment décisif de la souveraineté juridique d'un État au cours duquel le droit qui inclut les individus en tant que formes de vie peut, en même temps les exclure, tout en faisant de cette inclusion-exclusion une suspension du droit par lui-même. « Être en dehors tout en appartenant : telle est la structure topologique de l'état d'exception » (Agamben, 2002, p. 38). Il se trouve à la limite du droit et de la politique. En reprenant le terme de ce philosophe italien Giorgio Agamben, l'établissement pénitentiaire, qui représente un dispositif fonctionnel de l'état d'exception, s'évertue, par-dessus tout, à réduire les prisonniers/prisonnières à « Homo Sacer » ou « la vie nue » (1997, p. 16). Le prisonnier/La prisonnière se caractérise par ce que Agamben appelle *Homo Sacer*, un humain réduit à un état de *la vie nue*. La production de *vie nue*, dû au bannissement souverain de pouvoir étatique, est marquée par une suspension inclusive de l'état d'exception. *La vie nue* qui est « la vie *tuable* et *insacrifiable* de l'homo sacer » (Agamben, 1997, p. 16) n'est pas une substance antérieure mais plutôt ce qui reste après le retrait de toutes les formes. Agamben met en lumière la relation du pouvoir souverain à la biopolitique en s'inspirant de l'ancienne construction romaine d'*Homo Sacer* évoqué par Festus :

L'homme sacré est, toutefois, celui que le peuple a jugé pour un crime ; il n'est pas permis de le sacrifier, mais celui qui le tue ne sera pas condamné pour homicide ; la première loi du tribunat affirme en effet que « si quelqu'un tue un homme qui a été déclaré sacré par plébiscite, il ne sera pas considéré comme homicide ». De là l'habitude de qualifier de sacré un homme mauvais ou impur.

Agamben (1997, p. 81)

L'État interprète les actes qui mettent en cause la sécurité publique et le bien-être public, sur lesquels repose sa légitimité, comme un défi criminel contre sa souveraineté. Dans l'état d'exception, l'État par la rationalité politique, afin de réglementer et maintenir 'le bien-être public', place les criminels dans un endroit commun (tels que la prison) où il assume le contrôle effectif sur leurs corps. Les criminels, y sont privés de leurs droits de citoyens et quelles que soient les marques uniques qu'ils possèdent en tant qu'humains individuels, elles ne sont plus pertinentes. Ils sont définis comme des êtres sans qualifications (un simple fait de vie biologique) ce qui en fait des sujets sans ambiguïté de biopouvoir et des signes, sans équivoque, du pouvoir étatique. La prison selon Erving Goffman (1970, p. 41)

fait partie d'une « institution totalitaire »⁵ distinguée par le degré élevé de régularité bureaucratique. La prison, aux yeux de Michel Foucault (1984), est une « hétérotopie de déviation ». Hétérotopies de déviation (utilisées par Foucault dans *Des espaces autres, Hétérotopies*) sont des institutions ou les individus sont placés dont les comportements se trouvent « déviants par rapport à la moyenne ou à la norme exigée (hôpitaux, asiles, prisons, les cimetières) » (p. 48). Constatons que dans « *Les intellectuels et le pouvoir* » entretien de Michel Foucault avec Gilles Deleuze (4 mars 1972), Michel Foucault (1990, p. 136) tient que « La prison est le seul endroit où le pouvoir peut manifester à l'état nu dans ses dimensions les plus excessives, et se justifier comme pouvoir moral ». Il s'agit de « la situation déchirée » (1990, p. 137) selon Ioan Davies. La situation déchirée est une situation où la violence est institutionnalisée comme, à l'intérieur de prison, détenus à domicile, l'exil etc. Les situations déchirées se caractérisent par la situation où l'élite au pouvoir, d'une façon clandestine, empêche d'autre groupe à prendre le pouvoir. Ce sont les situations où la liberté d'expression est sévèrement restreinte. Ce sont des situations où les citoyens, (en paraphrasant) selon Vaclav Havel, sont forcés de vivre dans le mensonge. Écrire à partir de « situation déchirée » est considérée comme un acte politique. Or, L'histoire nous a montré de temps en temps que quand les restrictions déraisonnables sont placées sur la liberté d'expression, les voix proscrites souvent émergent à partir de sites oppositionnels auxquels Nancy Fraser, la philosophe féministe et post-structuraliste, utilise la notion précise de « contre-publics subalternes » dans son article *Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement*⁶, tout en identifiant les façons dans lesquelles les membres des groupes sociaux subordonnés-les femmes, les ouvriers, gens de couleur, homosexuels-proscrits de la sphère publique officielle forment leurs publics alternatifs qui évolue parallèlement aux sphères publiques officielles. Nancy Fraser signale que « contre-publics subalternes » sont :

Des arènes discursives parallèles dans lesquelles les membres des groupes sociaux subordonnés élaborent et diffusent des contre-discours, afin de formuler leur propre interprétation de leurs identités, leurs intérêts et leurs besoins.

Nancy Fraser (1992, p.138)

Nancy Fraser, en inventant le terme à partir de « subalterne » de Gayatri Chakravorty Spivak, affirme que les contre-publics se concrétisent en réaction aux exclusions au sein des publics dominants. Ces exclusions se destinent surtout aux

⁵ *Asiles; Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus* (traduit par Liliane et Claude lainé) d'Erving Goffman

⁶ publié dans *Habermas and the Public Sphere* (1992)

femmes et ouvriers. L'existence de contre-publics alimente l'idéal de la parité participative et permet d'élargir l'espace discursif. Une *sphère contre-public subalterne* est, par définition, un site de résistance doté d'une fonction contestataire ; une arène pour se faire entendre les voix 'proscrites', pour exprimer les idées 'proscrites' et garder la réalité alternative de l'ordre actuel. En s'inspirant de Nancy Fraser, Gerard Hauser soutient que la prison fait aussi partie d'une des sphères contre-publics, lorsqu'elle emprisonne les prisonniers politiques. Dans cet espace de contre-public, l'écriture devient un moyen efficace par lequel la performance de droit de l'homme est mise en œuvre quand on écrit à partir de prison. Saïda utilise l'environnement de l'espace carcéral en tant qu'espace discursif et utilise l'écriture comme un outil efficace de l'expressivité quand même son écriture reflète précisément ce que Breyten Breytenbach dans son œuvre *The true confessions of an Albino Terrorist*, appelle « une relation immuable de pouvoir-répression. » (1984, p. 339 trad.). Tandis que les environnements dans lesquels nous vivons déteignent sur nous, ce qui est le plus significatif à propos de ces environnements, c'est notre interaction avec eux ; les façons dont nous choisissons de répondre à ces contraintes. Ces contraintes inspirent dialectiquement des réponses culturelles de la part de Saïda Menebhi. On peut facilement dégager que pour Saïda, la dislocation sociale et la contrainte physique fournissent les conditions nécessaires pour une vaste pensée poétique. Dans sa lettre du 13 janvier 1977, elle se montre courageuse face à la tribulation menée par la prison. La manière dont elle voit et transforme cet espace nous donne un souffle d'optimisme. Elle écrit :

Ma mère, il faut que tu sois sûre que le fait que je sois en prison ne signifie pas que je sois privée de vie, car ma vie a plusieurs sens et elle passe en prenant l'un ou l'autre. La prison est une école et elle est un complément d'éducation.

Menebhi (1978, p. 125)

Ses écritures, à partir de contre-public subalterne de prison, tentent de verbaliser le silence écrasant imposé par la prison et l'écriture, pour Saïda, est une tentative pour « humaniser la solitude » (1978, p. 17). Elle, au moyen de poésie, écrits, lettres, transforme la solitude forcée en solitude productive à l'intérieur de prison. Bien que l'espace carcéral soit violent, l'emprisonnement, pour Saïda, ne lui offre pas un enfermement sensoriel ; plus précisément ceci lui offre une sorte de 'libération' et la contrainte physique est le 'sésame' pour l'éclosion de la pensée et une expressivité immense. La prison, en tant que « l'école » et « le complément d'éducation », lui fournit une occasion propice pour la reformulation des idées d'une telle manière qu'ils aient des implications profondes sur la direction de mouvement marxiste-léniniste. Ainsi, l'écriture, à partir de ce contre-public subalterne peut également être vue comme les tactiques clandestines manœuvrées par la prisonnière politique Saïda Menebhi pour se faire entendre l'autonomie.

Saïda exerce toute la prudence de sorte à ne pas idéaliser la prison ; cette tendance d'idéalisation qui a marqué tant d'écritures au sujet de « la créativité prisonnière » (Davies, 1990, p. 49) depuis des siècles. Ioan Davies en constatant sa désapprobation sur ce type d'idéalisation carcérale s'avise que le romantisme est une imposition à partir de l'extérieur de la prison. Davies considère ce romantisme comme '*Over-writing*' (1990, p. 49) et il faut que le prisonnier-auteur doive l'éviter. Par contre le cas de tous ceux qui ne cessent pas de faire la vision romantique de la prison, celui de Saïda est un corps réel avec la lutte réelle dans les situations réelles. De plus, Saïda ne s'occupe pas de la notion et du désir de salut extraterrestre. En portant un large éventail de sujets tels que la déshumanisation de prisonniers, les difficultés inhérentes auxquelles se butent les détenus vivant dans la prison, les rapports de force entre l'administration pénitentiaire et les détenus, le champ de son écriture devient la prison réelle (pas métaphorique), les révolutionnaires réels et la guerre réelle. Ces écrits sont les mémoires d'une réalité brutalement violente telles que : la réalité de la répression politique des détenus ; la réalité de la répression sur le peuple, sur les femmes, sur les prostituées. D'où, une sorte d'intervention violente se visionne à travers ses écrits.

3. Du corps docile vers l'autonomie

Le châtement carcéral, l'emprisonnement ont, certes, joué des rôles immensément fondamentaux dans la formation de l'autonomie pour les prisonniers politiques dans le Maroc postcolonial. Par ailleurs, la violence politique institutionnalisée a également un impact significatif sur la construction des identités personnelles et collectives dans des récentes productions (auto)biographiques sorties de prison. Saïda Menebhi a trouvé des moyens de maintenir et représenter son humanité, voire, son sens de soi et de solidarité, contre un régime de contrôle total et de dégradation. Son autonomie en tant que prisonnière, mérite d'être étudiée à travers ses micro pratiques quotidiennes de résistance qui refusent la soumission à l'autorité, ses relations avec l'administration pénitentiaire, ses perceptions au fur et à mesure qu'elles se déroulent dans les pratiques d'organisation de la prison.

Valérie Anishchenkova dans *Autobiographical identities in contemporary Arab culture* (2014) met en évidence que dans l'Afrique du nord et au moyen orient, les modes particulières de représentations d'expression de *soi* sont également informées par les choix personnels et un environnement particulier autour de production des œuvres (auto)biographiques tels que leurs localités géographiques douées d'une histoire culturelle et politique. En d'autres termes, ces modalités situent l'autobiographie au sein du contexte socioculturel spécifique. Ces remarques sont particulièrement pertinentes pour les productions (auto)biographiques des femmes politiques marocaines issues des expériences carcérales. Gillian Whitlock dans *Postcolonial Life Narratives: Testimonial Transactions* (2015), attire notre attention sur

la réalisation/ construction d'humain dans et à travers les transactions testimoniales. Giorgio Agamben, dans son œuvre *Remnants of Auschwitz, The Witness and the Archive* (1999), a mis ses réflexions théoriques dans le cadre biopolitique du régime mal famé de Nazi constate que c'est le problème d'expression, auparavant, qui freine la production d'un témoignage. Le témoignage est produit quand on surmonte *l'impossibilité de dire*. Puis, Agamben dans son œuvre noue la relation entre le témoin et la subjectivité. La subjectivité apparaît en tant que témoin ; il peut parler, en plus de lui-même, au nom de ceux qui ne peuvent pas parler à cause de pudeur et des restrictions. La subjectivité porte témoignage à l'impossibilité de la langue. Giorgio Agamben définit le sujet comme une propriété exclusivement linguistique et il a avancé l'institution linguistique de subjectivité dans le cadre de la dimension biopolitique. La prison et le camp de concentration révèlent que l'homme peut être séparé de son essence (la langue) par le pouvoir étatique. C'est la présence de « soi » dans l'instance de discours, après s'est approprié le mécanisme complexe de, ce qu'Émile Benveniste nomme « l'appareil formel de l'énonciation » (1970, p.12) qui désigne le sujet. Tout d'abord, l'articulation de la subjectivité coïncide avec l'interrogation de la définition aristotélicienne de l'humain qui se dit « *politikon zōion* » (Agamben, 1998, p.10), c'est-à-dire, l'homme est un animal vivant, disposant d'une capacité d'une existence politique. L'être humain en tant que l'être parlant dispose d'une aptitude inouïe de langue. C'est seulement qu'il peut avoir, et en même temps, *ne peut pas* avoir une langue ; C'est-à-dire, quand il préserve, en termes d'Agamben *la potentialité* de langue. En soulignant d'une façon exhaustive, les pouvoirs de langue, Agamben voit la langue comme un matériel premier pour la dissémination des pensées. Saïda Menebhi témoigne, en fait, dans et à travers la langue une expérience cauchemardesque et les tribulations subies dans la prison. Comme L'avant-propos nous signale, Saïda a essayé de :

Casser l'enfermement du corps, tous les enfermements, en libérant des mots qu'elle portait en elle, en recréant dans le rêve poétique une réalité meilleure pour elle, pour les siens, pour tous les exploités. Résistance pour elle, par les mots.

Menebhi (1978, p.7)

Tout particulièrement, elle nous raconte l'expérience d'être privé de la possibilité d'avoir une expérience (la langue). De plus, tandis qu'en confrontant et résistant, elle dément avec ses mots propres, la visée ultime de régime de Pouvoir de maintenir statu quo. Ainsi, ses écritures sont considérées comme les sources potentielles du chamboulement du statu quo. Sa réponse est d'adopter une pratique de ce que Michel Foucault appelle « *parrêsia* »⁷ (1983, p. 79), qui désigne « franc-

⁷ Discours et vérité-conférence du 24 Octobre 1983

parler » en français et « free speech » en anglais, se référant à un mode de discours où l'on dit ouvertement, sans fard, la vérité, exprimer son opinion sans aucune crainte et les idées (politiques, religieuses, sociales) sans recourir aux rhétoriques, manipulations, généralisations. Michel Foucault affirme que les prisonniers sont aussi soumis à diverses relations de pouvoir-savoir. Il souligne dans *L'Archéologie du savoir* et dans son articulation du *pouvoir/savoir*, la pratique d'exclusion menée par le régime au pouvoir contre le discours des dissidents. Ceux qui détiennent le pouvoir sont désignés comme des « experts », « rationnels », « scientifiques », « normaux » et leurs mots ne sont considérés que le 'Vrai'. Par contre, ceux qui ne sont pas au pouvoir ne sont pas tenus de parler le 'Vrai' ; en d'autres termes, ils ne sont pas autorisés à faire le discours. Du coup, leurs productions de savoir sont souvent censurées et supprimées. Ces idées sont récapitulées dans la réflexion foucauldienne qui voit le savoir, la vérité essentiellement liée à la question du pouvoir. Selon Foucault, la vérité est construite et maintenue en place grâce à un large éventail de stratégies qui la soutiennent et l'affirment et qui excluent et contrent les versions alternatives des événements. Ainsi, en cas de déséquilibre des relations du pouvoir entre groupe de personnes et institutions, il y a la production de savoir. Par exemple, en raison du déséquilibre institutionnel des rapports de force entre la prison et des détenus, des informations sont produites par les « experts » au sujet des prisonniers. Nous sommes tous influencés par la textualité, Foucault avait du mal à l'afficher. Foucault soutient que l'objet d'une telle recherche est souvent des personnes qui occupent des positions moins puissantes. Cette production du savoir par une entité puissante comme l'État joue un rôle significatif dans leur maintien dans de telles positions. Mais plutôt que de considérer la production du savoir comme totalement oppressive, Foucault est, en même temps, capable de voir que la production du savoir par les marginalisés eux-mêmes (comme les prisonniers, les homosexuels etc.) peut altérer le statu quo.

De surcroît, C'est un des traits saillants de '*Resistance literature*' (reprenant le terme de Barbara Harlow), sorti de la prison qui lance le défi à l'histoire hégémonique. La *littérature de résistance* est un sous-ensemble de la production littéraire qui est une activité socio-politique engagée dans une lutte contre les idéologies dominantes. La *littérature de résistance* nous montre le combat de l'auteur/l'auteure, qu'il s'agisse d'oppression sexiste, de luttes de libération ou d'exil. Elle vise à remettre en question les mœurs pesantes de la société et à défier les pratiques culturelles. Alors que la résistance armée peut provoquer un changement gouvernemental et civil, ce n'est que par des éléments littéraires que la lutte peut vaincre la suprématie culturelle, comme l'explique le livre *Resistance literature* (1987) de Barbara Harlow. Cela nous révèle, également, la relation entre

l'emploi du langage humain et le pouvoir politique qu'elle conteste. A partir de prison, Saïda Menebhi envisage une certaine forme de résistance à l'exceptionnalisme (bio)politique de Hassan II par le biais de « ses mots » (1978, p. 3) guidé par sa propre conscience ; c'est-à-dire par le biais de la langue. Dans la prison, les prisonniers politiques, parfois sont poussé(e)s à écrire leurs vies, documenter leurs expériences ignobles, rectifier les désinformations et les contre-vérités perpétuées par l'État, faire sensibiliser leurs lecteurs et encourager les continuations de résistance. Comme Barbara Harlow (1987, p. 116) tient, à juste titre, dans son œuvre *Resistance literature* « Le lien entre le savoir et le pouvoir, la prise de conscience de l'exploitation du savoir par les intérêts du pouvoir pour créer un dossier historique déformé, est au cœur du récit de la résistance. »

Poèmes-lettres-écrits de prison, appartenant à la littérature résistante, est écrit par une prisonnière politique pour chambouler les barrières officielles de définition et pour briser des stéréotypes confectionnés par le régime au Pouvoir autour des prisonniers. Cette vocifération pour la justice et l'expression d'affirmation de soi par Saïda recourent volontiers à un langage alternatif, qu'il s'agit, en termes de Gerard Hauser (2012), un « discours vernaculaire moral » qui veut dire :

La langue du peuple par opposition à la langue des professions ou au corpus spécialisé de connaissances. On n'a pas besoin d'une éducation formelle pour l'acquérir ; il faut que la personne connaisse les choses qui comptent localement. C'est aussi un langage qui implique vecteurs de pouvoir-ceux qui l'excluent des forums importants où la langue apprise est la norme comme le tribunal ou l'amphithéâtre et sa propre exclusion des étrangers qui sont sourds aux subtilités de classe, de race, d'orientation sexuelle et genre qui s'articule dans son utilisation. Enfin, dans le cas des prisonniers politiques, les appels rhétoriques vernaculaires pour les droits de l'homme traitent de la vertu et du vice, vivent dans la vérité et finalement la justice. C'est une langue vernaculaire morale.

Hauser (2012)

C'est un discours qui exerce une influence redoutable sur la résistance à travers les « mécanismes rhétoriques » (Hauser, 2012, p. 16) divers tels que l'emploi de la preuve de fausseté, l'invention des appels, l'argument par les prisonniers politiques dans les limites fixées par la prison, pour exposer la vulnérabilité de l'État. Les mécanismes rhétoriques, selon Gerard Hauser, renvoient aux structures discursives qui façonnent les réponses rhétoriques à la contingence. Par ailleurs, les modes de résistance effectués volontiers par Saïda Menebhi constituent le discours de droits humains. Saïda tente inlassablement de se protéger contre l'obscurité, la soumission, la restriction, l'insomnie et la damnation de terreur du régime à laquelle

elle est condamnée. Elle reconstitue la bataille politique dans la prison, qui fait rage à l'extérieur, sous des formes nouvelles dictées par les contraintes de la vie carcérale.

Arrête, cesse
 Cette voix qui me poursuit
 Me hante et me saisit
 N'est pas la mienne
 ...
 Je les écrase pour échapper à ce supplice
 Cercle d'acier
 Acier inhumain
 Froid et glacial
 Qui m'empêche d'être moi
 Ce moi que je veux détruire
 Ce moi à bannir
 Et à reconstruire
 Menebhi (1978, p. 34)

La construction et la déconstruction de *soi* est un jeu constant pour comprendre l'intériorité de Saïda Menebhi dans la prison. Les histoires de brutalité, la déshumanisation, le désespoir sont souvent pondérés par son esthétique de solidarité, l'illumination et la détermination. Comme elle dit

Et jamais, jamais
 Dans nos yeux ils ne verront la crainte
 Jamais la maladie de silence ne nous atteindra
 ...
 Et moi, les mains liées
 La gorge nouée, la nausée me prend
 De tous les fascistes et leurs pions
 Oh vous qui ne me comprenez pas
 Je me sens fatiguée
 Les épaules courbées
 Par trop de souffrance
 De privations et de répression
 Mais nos pensées et l'envie de lutter
 Ni les années de prison
 Ni leurs portes en bois
 Et leurs grilles
 Ne me les enlevèrent
 Je mourrai Marxiste-Léniniste.
 Menebhi (1978, pp.42-43)

Ce sont des pratiques rhétoriques, des modes d'appel parlant un 'langage alternatif', qui font avancer des aspirations politiques contre le régime autoritaire, et accusent

le statut d'étranger de l'Etat aux yeux de ceux qu'il gouverne. Pour faire preuve de son autonomie aux publics de lecteurs, Saïda s'efforce de rédiger ses poèmes en laissant couler des mots, sans règles normatives ; plus précisément en vers libre où il n'y a pas d'alexandrins. Avec un vers libre, elle laisse apparaître son imagination visuelle puissante et une utilisation riche de la métaphore. Alors, elle devient capable de mettre en relation les idées les plus disparates situées à l'avenir, au présent et au passé. D'ailleurs, écrire en langue française (et non en arabe) n'est plus une imposition violente, mais c'est un choix volontiers de sa part. À l'intérieur de la prison, écrire la poésie par le prisonnier/la prisonnière, selon Marc Falkoff (2007, p. 3) est « Un moyen de maintenir sa santé mentale, de commémorer ses souffrances et de préserver son humanité à travers [ses] actes de création ». Il va de soi que l'écriture est un outil pour apporter, avec une précision impeccable, le témoignage du traumatisme que Saïda a subi en prison. L'écriture devient aussi son moyen de survie dans les ténèbres de prison. C'est une extension de ses sens. Ce sens la permet de saisir, comprendre et dans une certaine mesure d'intégrer ce qui arrive chez elle en prison. Puis, écrire, pour Saïda, s'avère un moyen efficace de se découvrir, de se fabriquer une nouvelle identité qui lui a généralement été forcément arrachée. Étant donné l'implacabilité d'interdiction carcérale, l'écrire est aussi un levier efficace pour s'en sortir psychologiquement. D'ailleurs, son choix d'écrire de la poésie en particulier et sa stylisation poétique de la résistance politique lui permettent de tailler un espace incontrôlable dans lequel elle peut, momentanément, échapper à la prison car, comme Hélène Cixous affirme dans *le Rire de la Méduse et autres ironies* « La poésie n'est que de prendre force dans l'inconscient et que l'inconscient, l'autre contrée sans limites, est le lieu où survivent les refoulés » (1975, p. 45). Cette sorte d'écriture résistante résulte d'une pure inventivité de prisonnière pour s'affranchir de la docilité carcérale, pour récupérer son agentivité et évidemment pour laisser ses traces indélébiles dans les mœurs, l'histoire et la tradition du corps politique dans les années qui viennent. Saïda ne cesse pas de tirer le vocabulaire pour ses vastes pensées poétiques à partir de la nature comme le volcan, la marée, le ciel, le printemps, la terre, le blé, le flot de lumière, le lierre qui symbolisent souvent la liberté dans « la banalité répressive de chaque jour » (Menebhi, 1978, p. 8) à part sa référence de la rébellion, des images carcérales, à savoir des hauts murs, des barreaux, des grilles, des personnages, à savoir les gardiens, les détenus, les chiens de garde. Ses poèmes s'avancent au moyen de l'allégorie manichéenne ; c'est-à-dire en mentionnant dialectiquement l'extérieur/ l'intérieur, la libération/ l'asservissement, la nature/ la culture. Saïda s'est échappée de prison dans ses esprits et dans sa conduite quotidienne par son geste comme si elle vivait dans une politique autrement différente de la structure puritaine en place. Son esprit et son corps ne sont pas envahis par la définition sociale de la féminité et de la prisonnière qui menacent de la déconnecter de sa propre expérience. Ni reproductrice du corps

docile de la prison ni le corps docile de féminité qui est un lieu de contrôle pratique culturel, ce qui dégage, au contraire, à travers ses récits carcéraux, c'est que l'activisme et la participation des femmes en politique et en prison n'est plus un écart et un tabou, mais ils deviennent un devoir.

Mère, tu m'as enfantée
 Mais ma patrie aussi
 Et c'est pour la sauver
 Que je suis loin de toi
 Que je suis en prison
 Menebhi (1978, p. 40)

Saïda, en tant que prisonnière d'opinion accepte la terreur de la prison comme le choix personnel afin de maintenir une voix authentique. La petitesse de son unique résistance qui accepte la terreur, est amplifiée dans un récit d'humanité qui transcende son identité forcément construite par le code pénal. En choisissant de ne pas se soumettre à l'intimidation d'un interrogateur, Saïda renverse les rôles et recadre son incarcération du récit officiel de la sentence à un interrogatoire sur la légitimité de l'État. De plus, son incarcération entre l'imaginaire public comme la métonymie du corps politique, pour représenter la morbidité causée par les maux politiques.

Conclusion

En consacrant sa vie entière en faveur de la lutte politique pour l'honneur et l'émancipation politique de tous ceux qui appartiennent aux milieux sociaux défavorisés, Saïda Menebhi est entrée dans les dictionnaires des noms propres dans le cadre de la tradition révolutionnaire du Maroc. Parmi les choses que cette *insoumise* (reprenant le terme de Tzvetan Todorov) a à nous dire, est d'un côté la profondeur à laquelle un pouvoir politique va sombrer pour se protéger et se soutenir ; d'autre côté, la soif tout aussi forte de ces peuples-ci opprimés pour l'action politique. Ses *Poèmes-lettres-écrits de Prison* est le reflet des batailles politiques faisant rage à l'extérieur contre l'absolutisme et l'autorité traditionnelle, mais qui se fauillent vers la prison pour se dérouler sous des formes nouvelles dictées par les contraintes de la vie carcérale. Ses écrits sont immensément importants pour comprendre l'intersection de la violence politique et la volonté de résistance des militants/ militantes marocain(e)s progressistes contre tous les maux politiques et sociaux. Ses écrits-rebelles, insoumis, révolutionnaires-connectent indissociablement la réalité cauchemardesque de la persécution politique des militant(e)s politiques à leurs tentatives d'articuler l'humanité. De plus, les modes de résistance employées par Saïda constituent le discours de droits humains, ainsi exerçant une influence à force du pouvoir rhétorique de sa résistance. Le texte carcéral de Saïda sert également d'une leçon pédagogique qui nous encourage à dire

« non » à l'injustice, la régression, l'oppression et tous les asservissements. Par le biais de l'emploi à la première personne dans ses écrits, elle a l'air de parler pour tous les gens subordonnés 'sans voix' y compris elle-même. Ses écrits tiennent un rapport lointain avec l'idéalisation de la prison. C'est nécessaire pour Saïda de sorte à s'assurer de sa voix authentique qui provient directement de l'espace violent de prison. Donc, guidés par sa conscience, ce sont les choix proprement personnels de Saïda, faits en prison pour continuer sa résistance au moyen des expressions vernaculaires de la résistance et son identité qui porte une force morale au sein de sa communauté nationale. Ses écrits nous rendent l'impression que la quête de l'autonomie à l'intérieur de prison est un travail acharné, pour les prisonniers, qui se développe avec persistance, tout en saisissant l'espace mortel de prison et le transformant, ensuite, dans un site discursif pour laisser couler les contre-discours dans un langage alternatif. En guise de conclusion, on peut dire que c'est véritablement très fascinant de lire le texte carcéral de prisonnière d'opinion Saïda Menebhi et voir la bataille rendue par une poignée de personnes qui préservent leurs capacités de vivre.

Références bibliographiques

- Menebhi, S. (1978). *Poèmes-lettres-écrits de Prison*. Paris, Comité de lutte contre la répression au Maroc.
- Agamben, G. (1995). *Homo Sacer I; Le pouvoir souverain et la vie nue* (traduit de l'italien par Marilène Raiola en 1997). Paris, Éditions du Seuil.
- Agamben, G. (2002). *Homo Sacer II ; État d'exception* (traduit de l'italien par Joël Gayraud), Paris, Éditions du Seuil.
- Calhoun, C. (1992). *Habermas and the Public Sphere (studies in contemporary German Social Thought)*, Cambridge, The MIT Press.
- Cixous, H. (2010). *Le Rire de la méduse*, Paris, Éditions Galilée (réédition).
- Falkoff, M. (2007). *Poems from Guantánamo; the detainees speak*, Iowa city, University of Iowa Press.
- Harlow, B. (1987). *Resistance literature*, New York, Methuen Press.
- Hauser, G. (2012). *Prisoners of Conscience, Moral Vernaculars of Political Agency*, Columbia, University of South Carolina Press.
- Livescu, S and Yenna Wu (ed.). (2011). *Human Rights, Suffering, and Aesthetics in Political Prison Literature*, Maryland, Lexington Books.
- Serge, V. (1931). *Birth of our Power* (traduit du français par Richard Greeman en 2014), Oakland, PM Press.